

Discours d'ouverture de la séance publique tenue à La Chaux-de-Fonds le 17 juin 1897

Autor(en): **Favre, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel**

Band (Jahr): **25 (1896-1897)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-88404>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DISCOURS D'OUVERTURE DE LA SÉANCE PUBLIQUE

tenue à La Chaux-de-Fonds le 17 juin 1897

PAR L. FAVRE, PRÉSIDENT

MESSIEURS,

La présence de la Société neuchâteloise des sciences naturelles à La Chaux-de-Fonds n'a rien qui doive vous surprendre, car, depuis 1893, date de la révision de notre règlement, où fut introduite l'obligation d'avoir « chaque année une séance publique dans une des localités du canton », nous avons toujours eu en vue de venir, un jour, au milieu de vous, retremper notre énergie au contact de votre activité. La grande ruche montagnarde nous attirait, non seulement par ses nombreux établissements scolaires, industriels, artistiques, ses créations techniques et d'utilité générale, par son extraordinaire et rapide développement, mais aussi par l'irrésistible pouvoir des souvenirs : notre Société a eu, à deux reprises, une section très vivante à La Chaux-de-Fonds. Voilà ce que nous ne pouvions pas oublier.

Lorsque notre Société prit naissance en 1832, sur l'initiative courageuse de deux hommes remarquables, Louis Agassiz et Louis Coulon, elle eut immédiatement des membres dans nos Montagnes, à La Chaux-de-Fonds, au Locle, même aux Planchettes, où le vieux pasteur Reynier, en relation avec l'Observatoire

de Paris, s'occupait avec zèle d'observations astronomiques. Tous les cœurs généreux saluaient avec un patriotique orgueil le soudain essor de la science à Neuchâtel, où Agassiz publiait ses *Poissons fossiles* et donnait à la *Question glaciaire* une grandeur saisissante qui transportait les imaginations non encore accoutumées à de telles hardiesses, et provoquait un enthousiasme dont les vibrations se transmirent jusque dans nos hautes vallées. Mus par une généreuse émulation, Célestin Nicolet et ses amis fondèrent à La Chaux-de-Fonds, en 1843, une section qui fut accueillie au chef-lieu avec la joie la plus vive et qui entra immédiatement en activité. Il y avait tant à faire ! Elle eut d'abord pour président Jean-Laurent Wurflein, ancien maître de latin à notre Gymnase, en retraite à La Chaux-de-Fonds, où il avait une propriété. Le vice-président était Célestin Nicolet, le savant universel, botaniste, géologue, historien, pharmacien par surcroît, et par dessus tout patriote dévoué, une de vos illustrations, enfin le fondateur de votre intéressant Musée. L'un des deux secrétaires était le Dr Ch. de Pury, d'une ancienne famille de Neuchâtel ; l'autre était celui qui vous parle en ce moment, et qui se rappelle avec émotion ces belles années de jeunesse, qu'il voudrait pouvoir évoquer et faire revivre un instant à vos yeux.

Notre section naissante de La Chaux-de-Fonds fut adoptée avec applaudissements par la Société du chef-lieu, qui lui écrivit la lettre la plus cordiale, signée par L. Coulon, président, et Ed. Desor, secrétaire. J'en détache les lignes suivantes : « Nous avons vu avec un très grand plaisir votre intention de concourir avec nous à la culture de plus en plus étendue des scien-

ces naturelles dans notre pays. Soyez assurés que nous ne laisserons échapper aucune occasion de vous seconder dans votre entreprise. Les membres que nous avons recrutés jusqu'ici à La Chaux-de-Fonds ont été des acquisitions trop précieuses pour que notre Société ne s'estime pas heureuse d'accueillir également ceux qui seront présentés par vous. Nous recevrons avec plaisir les procès-verbaux de vos séances et nous vous transmettrons les nôtres avec les mémoires qui nous auront été lus. »

* * *

Voilà donc l'amour de la science et le désir de hâter la diffusion des lumières qui établit un nouveau lien, d'une nature supérieure, entre la montagne et les bords du lac, et qui rapproche et réunit en groupe, sous ce drapeau, les hommes animés d'aspirations élevées. La section de La Chaux-de-Fonds comptait une vingtaine de membres : des médecins, des pharmaciens, des botanistes, une dizaine de nos meilleurs horlogers et mécaniciens. Elle se réunissait deux fois par mois dans une salle du seul collège alors existant, et s'occupait de toutes les questions scientifiques, hygiéniques, économiques, techniques intéressant la population de cette région du pays. Nous avions d'excellents collègues au Locle et nous allions parfois tenir nos séances chez nos voisins, surtout lors de la croisade que nous avons entreprise pour faire triompher les nouveaux procédés de dorage par la pile électrique, contre ceux au mercure, encore en vogue obstinée dans 64 ateliers, vrais foyers d'intoxication comparables aux fabriques d'allumettes si décriées, et

dont tous les employés, et même les voisins, avaient le corps saturé de mercure. Ah ! les joyeuses séances avec nos confrères les Loclois ; quelle aimable gaîté, quel esprit pétillant dans ces réunions des représentants des deux grands centres montagnards, non encore reliés par le chemin de fer, mais en communication par une nuée bruyante de fiacres et d'omnibus, circulant tour à tour dans la neige des Eplatures ou dans des tourbillons d'aveuglante poussière.

Citerai-je les noms de ces premiers sociétaires, qui savaient consacrer une partie de leur temps à l'œuvre commune des progrès à réaliser et des améliorations à introduire ? C'étaient les docteurs G. Dubois, Irlet, Droz, Landry ; Fritz Courvoisier, qu'on trouvait partout où le patriotisme éclairé était en jeu, Justin Billon, Oscar Nicolet, Léon Robert, Ulysse Ducommun, Julien Huguenin, Isaac-Ch. Ducommun, Eugène Savoie, et d'autres encore. Ils étudièrent tour à tour la géologie, la flore de la vallée, l'assainissement et la construction des citernes, qui fournissaient la seule eau potable, l'hydrologie et la recherche des sources d'eau pure, la canalisation des égouts, la construction d'une horloge publique ou régulateur nécessaire dans un centre principal de fabrication d'horlogerie. C'est sur leur initiative que prit naissance le régulateur de l'Hôtel-de-ville, dont le mouvement fut demandé au père Klentschy et le pendule compensé à l'ancien Delachaux, des Planchettes, qui fit à la fois une œuvre d'art et de patience. Mais, l'horloge terminée, il fallait encore la régler et comparer sa marche à celle des étoiles ; il n'y avait pas à reculer devant les frais et les difficultés : l'achat d'une lunette méridienne s'imposait. On la commanda chez Gambey, le célèbre

constructeur de Paris, et, faute d'un observatoire et d'un local plus favorable, on l'installa sur le clocher, où M. d'Ostervald, le géographe et géodésien bien connu, eut l'obligeance d'en déterminer l'exacte orientation, avec adjonction des mires méridiennes pour les vérifications.

Il en fallut, des réunions du Comité du *régulateur*, pour arriver à la conclusion de ces énormes entreprises, qui vous font sourire.

Voilà où nous en étions avant 1848; ne vous en moquez point; ces premiers pas, indices d'une bonne volonté intrépide, furent les prémices et la garantie de tout ce qui est venu plus tard. N'oublions pas qu'on ne demandait rien à l'Etat, ni à la Commune, qui n'avaient rien à donner; que l'habitude était prise de se passer de leur concours, et que les écoles de La Chaux-de-Fonds, par exemple, déjà fort bien organisées et surveillées, vivaient de leur vie propre : les dépenses étant couvertes par l'écolage, par de faibles allocations communales, et par les dons du bureau de contrôle, qui était la providence du village. Ce « self-government » avait bien son mérite; on apprenait à se suffire à soi-même, à ne compter que sur soi, à pratiquer l'économie, à étudier avec sérieux toutes les questions. C'est ainsi que les hommes de cette époque se rendaient capables et dignes de fonder notre République, de l'organiser et de faire face aux surprises de l'imprévu.

* * *

Le 1^{er} mars 1848 dispersa la section de La Chaux-de-Fonds, dont la plupart des membres, les plus en vue, furent appelés à un autre genre d'activité en-

tourée de difficultés et de périls. La jeune République manquait d'hommes pour remplacer, dans les services publics, les titulaires qui refusaient leur concours, et s'adressait d'urgence à toutes les capacités et à toutes les bonnes volontés.

Mais ces cinq années d'activité scientifique n'avaient point passé inaperçues, même en Suisse, où pénétraient nos Bulletins; la preuve en fut donnée par la Société helvétique des sciences naturelles qui, réunie à Saint-Gall en 1854, résolut, pour rendre hommage aux efforts désintéressés de C. Nicolet, de tenir ses assises de trois jours à La Chaux-de-Fonds en 1855. Il fut nommé président.

Je me souviens de l'émotion de mon excellent ami Nicolet, lorsqu'il apprit cette décision, et qu'il mesura l'étendue de la responsabilité dont on le chargeait à cette heure. « Que faire? disait-il, point de musées, point de locaux assez vastes; et mon discours? car il faut un discours d'ouverture » — épouvantail qui en a fait frémir bien d'autres et causé d'épouvantables insomnies. — Mais je me souviens aussi du joyeux entrain avec lequel le grand village fit ses préparatifs pour recevoir dignement nos confédérés; chacun y contribua dans la mesure de ses forces, tant on était pénétré de reconnaissance pour l'honneur qui nous était fait. Le ciel lui-même se mit de la partie; jamais plus beau temps, soleil plus radieux, température plus agréable; c'était un enchantement, une sérénité universelle; tout réussit à souhait.

Vous dirai-je où se donnaient les banquets, faute d'autre local? Au théâtre, sous les feux du lustre, avec le soleil au dehors et un cercle charmant de dames dans leurs plus fraîches toilettes, assises aux

premières galeries, contemplant ces cent cinquante savants, qui mangeaient de bon appétit, et écoutant avec émotion les toasts portés par des orateurs dont les noms étaient pour la plupart les gloires de la Suisse.

Grisés par l'accueil cordial qu'ils avaient reçu, par cette hospitalité affable et délicate, par les excursions au Locle, aux Brenets, au Saut-du-Doubs, semées d'incidents imprévus et charmants, nos visiteurs ne pouvaient se décider à partir, et, au lieu de se hâter de boucler leurs valises et de dire adieu à leurs hôtes, d'un air distrait, comme cela arrive lorsqu'on n'a rencontré qu'indifférence et froideur, ils ne les quittaient que les larmes aux yeux et en répétant : « Au revoir, au revoir, vive La Chaux-de-Fonds ! » Des liens d'amitié solides datèrent de ces trois jours, ainsi qu'une recrudescence d'ardeur pour les études.

L'année suivante, la création des écoles secondaires et industrielles attira à La Chaux-de-Fonds plusieurs professeurs de mérite, en particulier MM. Sire, Geiser, Favrat, Callet, qui ressuscitèrent la section pour quelque temps. C'est alors que la Société de Neuchâtel vint, comme aujourd'hui, assister aux expériences nouvelles du pendule de Foucault, inaugurées par M. le professeur Sire, à l'aide d'un appareil donné par notre compatriote Jules Ducommun, chef d'un grand atelier de construction de machines-outils à Mulhouse, et qui avait de nombreux amis à La Chaux-de-Fonds. Le pendule, suspendu dans le haut du clocher de l'église par un fil sans torsion d'environ 30 mètres, répéta les expériences étonnantes faites à Paris, sous la coupole du Panthéon ; et les spectateurs purent voir la Terre tourner et se déplacer, sous

les lentes oscillations de la boule, invariables dans leur direction.

* * *

Si je rappelle ces faits, c'est dans le but de montrer les rapports étroits qui ont existé autrefois entre les hommes d'étude de Neuchâtel et ceux de La Chaux-de-Fonds; les travaux émanant de ceux-ci prenaient place dans nos Bulletins imprimés et les deux groupes se fondaient en un seul.

La Société des sciences naturelles a eu ici des amis sincères, qui avaient le sentiment que, dans le vaste domaine de la science, les efforts isolés demeurent stériles, et qu'il était nécessaire d'associer nos énergies pour obtenir la réalisation de nos espérances. Cette idée, vraie dans tous les temps, animait déjà les fondateurs de la Société en 1832; mais, à cette époque, elle avait encore une autre portée, qu'il n'est pas inutile de remettre en mémoire : celle d'offrir aux partis politiques, qui nous divisaient alors, un terrain neutre, où l'on ferait trêve, et où les hommes d'opinions opposées oublierait leurs animosités pour se réunir en paix et travailler en commun.

C'était une belle idée, digne des grands cœurs qui l'avaient conçue. L'année 1831 avait été marquée par une prise d'armes des partisans de la Suisse, prise d'armes manquée, suivie de répressions sanglantes et de rancunes terribles. Une scission profonde nous divisait; c'est alors que se forma un parti royaliste militant, en opposition au parti républicain comprimé, mais qui attendait son heure. Comment réunir les bons esprits des deux camps, quel pont jeter entre eux? Ce pont fut la Société des sciences naturelles,

qui inscrivit dans son règlement un article ainsi conçu : « Toute discussion sur des sujets étrangers aux travaux de la Société est interdite. » Et cette prescription fut religieusement observée.

C'est aussi de 1832 que date, dans notre pays, l'enseignement régulier des sciences; on se bornait auparavant à la littérature, à la théologie, au droit; il fallut les efforts obstinés de Louis Coulon et de son père pour amener ce revirement dans les esprits. Mais dès qu'Agassiz, qu'ils avaient appelé, eut fait entendre sa voix, s'unissant à celles d'Henri Ladame, d'Arnold Guyot, de Ch.-H. Godet, la science, trop longtemps comprimée, eut son tour et provoqua un enthousiasme dont personne aujourd'hui ne peut se faire une idée. C'est alors que furent entreprises des recherches dans tous les domaines, et que commencèrent nos publications.

Dirigée par M. Louis Coulon, qui resta notre vénéré président pendant plus d'un demi-siècle, notre Société a suivi une marche continue, en se conformant à son programme primitif: l'étude de notre pays dans tous ses détails. Elle n'a rien négligé, grâce aux aptitudes variées de ses membres, qui prenaient leur place dans les diverses sections de physique, chimie, mathématiques, astronomie, histoire naturelle, géologie, botanique, zoologie, de médecine, d'économie rurale, de technologie, d'archéologie. Il est peu de questions intéressant le bien-être de notre pays, l'utilisation de ses richesses naturelles, les progrès de son industrie, de l'agriculture, de l'enseignement, qui n'aient pas été étudiées dans nos séances et consignées dans nos publications. On peut s'en convaincre en consultant les quatre volumes de nos

Mémoires proprement dits, et les vingt-quatre volumes du *Bulletin* que nous échangeons avec ceux de 265 sociétés savantes des deux mondes. Pour faciliter les recherches dans cette bibliothèque intéressante, un de nos membres travaille depuis l'année dernière à la compléter par une table des matières générale et méthodique, destinée à rendre d'inappréciables services, et qui est attendue avec impatience.

Pardonnez-moi ces détails, qui sont à l'adresse de la jeune génération, en particulier de ceux que nous désirons attirer à nous, savants ou non. Depuis 54 ans que je suis membre de la Société, j'ai toujours vu que l'on considérait comme un honneur d'être admis dans ses rangs, et je l'ai désiré dès mes jeunes années. Ce titre m'a engagé à entreprendre une foule de travaux, qui ne m'ont pas valu la fortune, tel n'était pas mon but, mais qui m'ont procuré une satisfaction intime, la joie d'avoir vaincu une difficulté et d'être capable d'un effort intellectuel. Et que de choses j'ai apprises en assistant à nos séances, où se pratique le plus agréable enseignement mutuel !

* * *

Encore un mot, avant de finir; nous ne venons pas dans nos séances publiques avec l'intention de briller, de faire un étalage de science, d'érudition ou d'esprit; ce serait puéril, et vous auriez le droit d'en sourire; mais nous venons, au même titre que la Société d'histoire, vous demander de travailler avec nous, afin de nous aider à franchir un pas de plus sur les degrés ascendants et illimités de la connaissance, et à soulever un peu le voile qui nous cache la vérité.

Dans deux ans, la Société helvétique s'assemblera à Neuchâtel; elle s'attend à trouver chez nous, comme cela se fait dans les autres cantons, des représentants du pays tout entier. Elle aime à réunir autour d'elle les enfants d'une même contrée, elle enregistre leurs succès, dont la gloire rejaillit par elle sur toute la Suisse; aussi ne se lasse-t-elle pas d'encourager, de stimuler ses fils, cette mère octogénaire qui a tenu sur ses genoux toutes les illustrations de la patrie durant le siècle qui va finir.

Espérons qu'elle ne nous trouvera pas déçus, depuis ses apparitions à Neuchâtel en 1837 et en 1866, malgré les pertes que nous avons faites et les deuils que nous déplorons. Dernièrement encore, la mort nous a enlevé notre bien-aimé vice-président, Léon DuPasquier, dans la fleur de sa prime-jeunesse et dans le plein épanouissement de ses rares facultés. Notre collègue, M. le Dr Maurice de Tribolet, vous dira bientôt ce qu'il était, ce jeune professeur qui, par son savoir et son activité, nous donnait les plus belles espérances, dont la réputation avait franchi les frontières de la Suisse, et qui paraissait destiné à honorer et à entourer de respect le titre de professeur et de naturaliste.

Ce deuil me rappelle la part faite dans notre Bulletin aux nécrologies de nos collègues décédés; nous considérons comme un pieux devoir de retracer l'histoire de leur vie, de leurs travaux, afin que leur souvenir reste vivant parmi nous et, dans bien des cas, nous serve d'exemple.

Messieurs, je déclare ouverte la quatrième séance publique de notre Société.

